

— **C**arole ?  
 — Ah, non ! Pas question ! Elle me met au lit à 8 heures comme un bébé ! J'ai même pas le droit de réclamer un verre d'eau une fois la lumière éteinte.

— Nathalie, alors ?

— C'est elle qui dort à 8 heures !

— Samira ?

— Elle passe sa soirée au téléphone à appeler tous ses petits copains.

— Lucie ?

— Elle fait venir son petit copain ici et ils passent la soirée à...

— À quoi ?

Lueur d'inquiétude dans les yeux de Barbara Dumay, à laquelle répond une lueur malicieuse dans ceux de son fils.

— À se rouler des patins sur le canapé !

La lueur d'inquiétude cède la place à un regard furibond.

— Arthur, je t'ai déjà dit de surveiller ton langage ! D'où sors-tu des expressions pareilles ?

— Du dictionnaire.

— Non, ce genre d'expression ne figure pas dans le dictionnaire.

— Si, le dictionnaire d'argot !

— On n'en a pas à la maison !

— Papa m'en a offert un le week-end dernier.

Silence. De petites particules d'électricité semblent soudain flotter dans l'air. « On n'offre pas un dictionnaire d'argot à un gamin de neuf ans ! » Si la remarque lui brûle les lèvres, Barbara s'efforce de la garder pour elle. Répliquer ne ferait que braquer son fils. L'espace d'une seconde, soit le temps nécessaire pour prononcer le mot « papa », le visage d'Arthur s'est illuminé. Papa, le héros. Papa, le modèle. Papa qui a toujours raison. Quoi qu'il fasse. Quoi qu'il dise. Papa qui lui manque tellement.

Mais divorcer de « papa », deux ans auparavant, a cependant été une nécessité pour elle.

— Hé, bonhomme !

Elle rattrape son fils par la manche de son pyjama et remarque au passage que celle-ci est trop courte. Arthur a grandi. Poussé d'un coup. Son corps s'est affiné et présage une silhouette préadolescente, donnant une note discordante aux nounours imprimés sur son pyjama. Quant à son visage, mis à part la rondeur encore marquée des joues et leur teint rosé, il change lui aussi : le dessin des mâchoires est plus carré, les sourcils plus fournis, le regard un rien farouche, accentuant la ressemblance avec son père. Une ressemblance criante. Presque troublante.

— On va pas se fâcher, hein ? demande Barbara en l'attirant à elle.

L'enfant secoue la tête, confirme sa réponse par l'ébauche d'un sourire, mais refuse tout de même de

grimper sur les genoux de sa mère. Cela fait déjà un moment qu'il ne se prête plus à ce genre de débordements affectifs, tout juste bons pour les filles, ou les bébés.

— Bon, alors on appelle qui ?

— Laetitia.

— Mais tu sais bien qu'elle a déménagé !

— Bah, appelle qui tu veux ! Je m'en fiche, après tout ! bougonne Arthur en s'éloignant.

— Hé ?

Elle l'attrape cette fois par la main, mais comme la main se fait fuyante, elle ceinture son fils en jetant vivement ses bras autour de sa taille et double son attaque d'une série de chatouilles. Arthur éclate de rire, se débat maladroitement, sans stratégie particulière, puis riposte en chatouillant à son tour son adversaire à l'aveuglette. Il déstabilise ainsi sa mère qui glisse de sa chaise et l'entraîne dans sa chute. Roulant tous les deux au sol, ils se livrent à un combat acharné où toutes les armes sont permises : coups de pied, coups de coude, griffes, morsures.

— Attends ! Attends ! Tu perds rien pour attendre ! menace Barbara.

Parvenant enfin – non sans effort – à maîtriser la partie adverse, elle ponctue sa victoire par une série de baisers retentissants sur les joues du gamin.

— Ah, non ! Pas de bisous ! C'est dégueulasse ! s'écrie Arthur en libérant une de ses mains pour s'essuyer les joues avec vigueur.

Barbara lâche prise, se laisse rouler sur le côté et, allongée par terre à côté de son fils, demeure songeuse un instant.

— Tu sais quoi ? chuchote-t-elle, non sans avoir vérifié que son mari (le second) est toujours dans la salle

de bains et ne peut pas l'entendre. Je n'ai aucune envie d'aller à cette soirée !

— Ben n'y va pas ! rétorque Arthur en doublant ses paroles d'un haussement d'épaules. Pourquoi tu te prends la tête ?

— Je suis obligée d'y aller, réplique Barbara avec une moue dépitée. C'est une soirée importante pour Rémi, enfin pour son travail.

— Y aura qui ?

— Des gens que tu ne connais pas... Et moi non plus d'ailleurs, ajoute-t-elle comme si elle le réalisait subitement. Je vois le tableau d'ici. Les femmes auront toutes eu le temps d'aller chez le coiffeur, alors que moi j'ai l'air d'un as de pique, précise-t-elle en ébouriffant davantage ses cheveux que la lutte avec son fils a déjà soumis à rude épreuve. Présentations : « Ravie de vous connaître, moi de même »... Sourires forcés, papotages. On boit un verre, on trinque en feignant la convivialité, on passe enfin à table et, inévitablement, les femmes parlent avec les femmes et les hommes avec les hommes. Les hommes causent boulot, c'est-à-dire de leurs patients respectifs, des dernières techniques de micro-chirurgie, ils dialoguent dans un langage incompréhensible pour les femmes qui, immédiatement, se mettent à causer de la maison et...

— Des gosses ! conclut Arthur.

— Gagné !

— Oh là là ! Ce que tu vas te faire chier !

— Arthur ! Merde à la fin, arrête de dire des gros mots ! grommelle Barbara en se redressant... Bon, allez ! Je vais téléphoner !



Verrou du haut. Double tour de clé dans la serrure du milieu. Verrou du bas. Entrebâilleur activé. Bloqué. La porte est barricadée.

Sur le perron, les pas s'éloignent, les voix se font plus étouffées : « J'arrive pas à croire que je fais ça... le laisser seul... Mais voyons ! C'est l'affaire de deux heures maximum... Il n'empêche que c'est de l'inconc... » La fin de la phrase est mangée par le vrombissement d'un moteur. La voiture démarre et, à son tour, le bruit du moteur s'éloigne, puis se tait.

Il ne reste plus que le silence, la maison vide, qui aurait presque un air d'abandon. Dans le salon, le désordre dit l'énervement des derniers préparatifs : le carnet d'adresses ouvert près du téléphone, à la rubrique « baby-sitters », annoté en marge par les graffitis exaspérés de Barbara qui n'a obtenu que des réponses négatives ou l'annonce d'un répondeur. Par terre, une brosse à cheveux, une sortie de bain. Au beau milieu de la pièce, la table à repasser encore dépliée. L'excitation qui quelques minutes auparavant avait atteint son comble et emplissait la maison d'une multitude de bruits n'est déjà plus qu'un lointain souvenir.

Étrange, comme sensation, de se retrouver seul. Pour Arthur, c'est une première et, adossé à la porte, il n'arrive pas à savoir s'il trouve cela agréable ou non. Pas encore. Pour le moment, ce serait plutôt non... Mais c'est toujours comme ça. On reluque un jouet dans une vitrine pendant des semaines et lorsque, enfin, on l'obtient, on lui trouve des tas de défauts. On a envie de s'empiffrer quand on est privé de dessert et, le jour

de son anniversaire, on trouve qu'il y avait décidément trop de bonbons et on n'a plus de place pour le gâteau. On serait prêt à tout pour ne plus avoir sur le dos une baby-sitter qui, porte-parole des parents, vous interdit telle ou telle activité et lorsque finalement cela arrive, on se retrouve tout bête, l'œil rivé à la pendule, à guetter les mouvements de la petite aiguille qui a soudain l'air d'être immobilisée à tout jamais.

L'affaire de deux heures, a dit le beau-père.  $1 + 1 = 2$ .  $60 + 60 = 120$  minutes. Ce qui fait, en secondes... Zut, c'est samedi, y a pas école, pas question de faire du calcul mental. Faire quoi, alors ?

Regarder la télé, par exemple. Choisir son programme, même s'il y a un film interdit aux moins de dix ans. Surtout s'il y en a un ! Arthur fonce vers l'écran noir qui, du fond de la pièce, semble plein de promesses. Il l'allume et met le volume à fond. Premier interdit bravé qui, de plus, a l'avantage de meubler le silence. 1, 2, 3, 4, 5, 6... 6, 5, 4, 3, 2, 1. Arthur zappe d'un doigt morne, toutes les chaînes défilent, aucune ne l'accroche. Évidemment, c'est samedi soir. Pas de films, le samedi soir.

Le lecteur DVD ? À l'intérieur se trouve le film que lui a recommandé son beau-père. Argument massue pour convaincre sa femme de ne pas renoncer à cette soirée au dernier moment : « Il aura à peine fini de regarder ce DVD que nous serons de retour. » Arthur le met en marche, regarde les premières images d'un œil morne. *Harry Potter*. Il l'a déjà vu trois fois. Ras-le-bol.

Manger ? Se préparer un monstrueux sandwich en mélangeant tout ce qui n'est pas mélangeable ? Une idée... Arthur abandonne le salon pour la cuisine – sans

éteindre le lecteur DVD, la présence sonore des apprentis sorciers restant indispensable. Le couvert est mis. Dans la précipitation, sa mère a tout de même trouvé le temps de lui faire cuire des pâtes, des coquillettes, ses préférées. L'assiette est abondamment garnie et recouverte d'un papier aluminium afin de garder son contenu au chaud. Au réfrigérateur, il y a, a-t-elle également précisé, tout un choix de desserts.

Seulement Arthur n'a pas faim.

*Hé, grand chef ! T'as pas la pêche, ce soir ?* Arthur croit entendre la voix de son père. « Pas trop, p'pa ! », répond-il à voix haute sans même s'en rendre compte.

*Viens, je vais te raconter une histoire.*

Arthur file s'installer sur le vieux rocking-chair, comme il le faisait autrefois avec son père. Le fauteuil, en piteux état, ne se balance plus, mais malgré son usure, malgré le divorce, sa mère ne s'en est pas débarrassée.

*Tu veux que je te raconte comment j'ai chopé mon dernier dealer ? Un mois que je lui collais au train. J'avais réussi à m'infiltrer chez lui depuis une semaine, je m'étais fait passer pour un camé. Au moment où je m'apprête à sortir mon insigne pour le prendre en flag, ce salaud remarque que j'ai aucune trace de piquêre sur les bras et alors...*

Alors, quoi ? Arthur n'avait pas pu entendre la fin de l'histoire. Sa mère était arrivée à ce moment-là et lui avait ordonné de filer se coucher. Il y avait eu ensuite une scène de ménage.

— C'est un petit garçon d'à peine huit ans ! Tu le terrorises avec tes histoires de flics et de drogues !

— Qu'est-ce que tu veux que je lui raconte ? Le Petit Chaperon rouge ? Tu crois que c'est ce genre de

baratin qui l'aidera si un jour il se retrouve nez à nez avec un taré qui lui fait sniffer un truc blanc en lui faisant croire que c'est du su-sucre ? Qui lui fait bouffer un « space cake » en lui assurant que c'est un baba au rhum ?

— Pourquoi veux-tu qu'il se retrouve nez à nez avec un taré ?

— Parce qu'on est cernés par les tarés ! Parce que le monde regorge de salopards ! Ce n'est pas parce que c'est ton fils et le mien, qu'il sera forcément protégé. Son seul ange gardien, sa seule bonne étoile, ce sera le système CD : « Conscience et Démerde ! ».

À part les histoires, il y avait aussi ce que son père appelait « l'éducation à la maison ». Les cours de maths : *Deux nombres à apprendre par cœur. Deux. Le reste, on s'en bat l'œil. Le 17, les flics, et le 18, les pompiers.* Les cours d'éducation civique : *Une dame plantée sur un trottoir n'attend pas forcément son mari. Un mec, quelle que soit sa fonction, directeur d'école ou instit, qui te met la main au zizi, tu lui envoies un coup de pied dans les couilles.* Les improvisations : *T'es perdu dans un magasin et un inconnu te propose de t'emmener chez lui pour téléphoner à tes parents, qu'est-ce que tu fais ?... Tu lui envoies illico un coup de pied dans les couilles !... T'es seul à la maison et une vieille bique sonne à la porte pour réclamer du fric au nom de la Croix-Rouge, qu'est-ce que tu fais ? Tu lui colles un pain à peu près au même endroit, dans le bas-ventre... N'oublie jamais : le premier réflexe de défense, c'est le coup de pied dans les régions sensibles !* Il y avait les « cours de philo » : *Quand on meurt, on meurt. Y a rien après, ni le paradis, ni l'enfer, ni les anges, ni le diable. Et les créatures mythiques, à part dans les livres, y en a pas. Que dalle. À commencer par le Père Noël. Si t'as envie d'un cadeau, tu demandes, et on négocie le deal.*

Tous ces cours particuliers, d'un genre très particulier, étaient ponctués par de folles parties de rigolade. La vie était rythmée par des décisions impromptues. Il y avait les balades improvisées à n'importe quel moment, y compris en pleine nuit. Il y avait aussi celles qui étaient annulées à la dernière minute. Il y avait les coups de gueule si tonitruants que les murs de la maison en tremblaient. Il y avait un enthousiasme permanent, un excès en tout, un trop-plein d'énergie qui débordait sans cesse et vous éclaboussait, vous contaminait. Il y avait tant de choses dont l'absence, maintenant, laisse à Arthur un sentiment de vide insupportable, ajouté à la sensation d'être injustement puni.

Le téléphone sonne, tirant le garçon de sa rêverie. Sa mère a précisé qu'elle l'appellerait une fois arrivée chez les toubibs en tenue de soirée.

— Allô ! c'est toi, m'man ? dit Arthur aussitôt après avoir décroché. Tout va b...

Personne au bout du fil. Le cœur d'Arthur fait un bond. Il cogne un grand coup dans sa poitrine. *Boum*. La sensation est douloureuse. Le combiné toujours à l'oreille, il saisit rapidement la télécommande du lecteur DVD afin de couper le son et attend que son interlocuteur se manifeste. Mais rien, personne ne parle à l'autre bout du fil.

*Quand t'as la trouille, grand chef, t'as la trouille, y a pas d'mal à ça. Moi, je passe mes journées à avoir les boules à zéro. Seulement, faut pas se laisser déborder ! Un truc te fait peur, OK. Tu fais travailler tes méninges, tu raisones. Cherche toujours une explication rationnelle.*

Maman téléphone de son portable, se dit Arthur. Selon les endroits, ça ne passe pas toujours très bien.

En général, il suffit de raccrocher, et le téléphone sonne tout de suite après.

Arthur raccroche.

Mais il aperçoit alors le portable de sa mère, abandonné sur la table à repasser. Oublié dans la précipitation. Bon, maman aura emprunté celui de Rémi, se dit-il encore. Sauf que Rémi n'en a pas, il déteste ça, il n'utilise que les bips... Celui de n'importe quel invité de la soirée, peu importe !

À peine Arthur a-t-il terminé son raisonnement que la sonnerie retentit de nouveau, comme pour le confirmer. Cependant, le garçon hésite à décrocher. Tout à l'heure, est-ce qu'il n'y avait pas une sorte de... bruit de respiration à l'autre bout du fil ? Alors que la quatrième sonnerie résonne, insistante et lancinante, tissant un fil imaginaire jusqu'à son cœur affolé, Arthur tend une main tremblante vers le combiné.

— Allô ! risque-t-il d'une voix enrouée, à peine audible.

— Grand chef ?

— P'pa, c'est toi ?

Le poids qui oppressait la poitrine d'Arthur se dissipe aussitôt. La voix de son père. La voix de son père, pas seulement dans ses pensées, comme tout à l'heure ! La vraie de vraie ! Il active le haut-parleur, histoire d'emplir toute la pièce de cette voix que l'excès de tabac a rendue graveleuse, de cette voix qui parle toujours trop fort, de cette voix que des accents gouailleurs fortement marqués rendent unique.

— Ben ouais, c'est moi ! Comment tu vas, grand chef ? Comment ça se fait que ce soit pas le trou duc qui ait décroché ?

« Trou duc ». Traduction : le beau-père, Rémi.

— Il est pas là !

— Qu'est-ce qu'il fout ? Il tripatouille encore un pauvre cobaye à cœur ouvert ?

— Non, en réalité, maman n'est pas là non plus. Ils sont allés tous les deux à une soirée.

— T'es avec Laetitia alors ?

— Non, elle a déménagé.

— Dommage ! Elle était sacrément bandante, Laetitia. Alors dis-moi, comment elle est, ta nouvelle baby-sitter ? Elle a de gros nichons, dis ?

Arthur rougit – ça ne se voit pas par téléphone – et émet un petit rire gêné.

— Je suis tout seul, dit-il enfin, y avait aucune baby-sitter de libre.

— Tout seul ? répète son père d'un air incrédule. Tout seul comme un grand ? dit-il encore en insistant sur les trois derniers mots. Ben ça alors, c'est une première ! Ça y est, ta mère a enfin réalisé que t'avais plus de couches-culottes aux fesses ? Mais dis-moi, par quel miracle elle a pu décider de te laisser seul ?

— Ben... C'est Rémi, il avait une soirée importante pour son travail.

— Ouais, ça m'étonne pas ! bougonne le père d'Arthur tout en mâchouillant un chewing-gum sans la moindre discrétion. Les promos, lui, c'est en bouffant des petits-fours qu'il les décroche.

Il marque un léger temps d'arrêt durant lequel le bruit de mastication se fait plus sonore, puis poursuit :

— Dis donc, grand chef, t'as une petite voix. T'as pas la trouille au moins ?

Même s'il est inutile de mentir à son père, parce que celui-ci arrive toujours à percer ses sentiments, Arthur tente de nier.

— Non, non... c'est juste que je m'ennuie, je sais pas quoi faire.

— Tu t'ennuies pas grand chef, t'as le trouillomètre à zéro, je le sens. Vrai ?

— Vrai, p'pa, avoue Arthur.

— Bon, écoute, je vais être obligé de raccrocher, mais je te propose un deal : je suis en planque pas très loin. Dès que j'ai réussi à boucler mon salopard, je fais un saut à la maison. T'es seul jusqu'à quand ?

Arthur jette un coup d'œil à la pendule et constate que la petite aiguille n'est pas restée immobile, comme il le redoutait, loin de là. Plus d'une demi-heure déjà s'est écoulée depuis le départ de sa mère et son beau-père.

— Ils devraient revenir dans une heure et demie.

— Bon, moi je devrais en avoir encore pour une demi-heure à peu près. Après, je débarque. Hé ! Tu m'ouvres hein, grand chef, j'ai plus les clés, tu sais ! Et tu diras rien à ta mère, promis ?

— Promis ! dit Arthur d'un ton enjoué. Mais faudra pas laisser d'indices, sinon, elle saura que t'es venu.

— Marché conclu, grand chef ! Je mettrai des gants pour pas laisser d'empreintes. À plus !

— À plus, p'pa !

« Génial ! », s'écrie Arthur en raccrochant. Les yeux fixés sur le téléphone, il pousse un long soupir de soulagement : le sixième sens, le sixième sens a marché, une fois de plus ! La connexion directe entre son père et lui ! Elle a toujours fonctionné et ne date pas d'hier.

Combien de fois son père a-t-il eu l'occasion de se trouver à proximité de l'école, alors que la directrice s'apprêtait à téléphoner pour signaler qu'Arthur était malade et qu'il fallait le ramener à la maison ? Combien de fois a-t-il fait irruption dans sa chambre juste au moment où un cauchemar commençait à troubler son sommeil ?

*Y a un fil entre toi et moi, mon gars, un cordon ombilical béton qu'on pourra jamais couper.*

Son père lui avait expliqué qu'il attribuait ce phénomène à ses nombreuses nuits sans sommeil lorsque Arthur était nourrisson. L'accouchement ayant été suivi de complications assez sérieuses, sa mère avait été dans l'impossibilité de se lever la nuit pour le nourrir, et c'est lui qui avait veillé son fils pendant près d'un an, Arthur s'étant montré un bébé particulièrement difficile.

« Génial ! », répète encore Arthur en levant les deux bras en signe de victoire, à la manière d'un boxeur sur le ring. Son estomac criant soudain famine, il file à la cuisine pour avaler son assiette de pâtes avant qu'elle ne soit totalement froide. À peine a-t-il enfourné sa première bouchée que le carillon de la porte d'entrée résonne. Sans prendre le temps de mâcher les pâtes qui lui collent au palais, manquant de s'étouffer, Arthur détale comme un perdu jusqu'à la porte.

Il sait qui c'est. Plus d'une fois, son père lui a fait cette blague : il lui téléphone de son portable, prétexte qu'il est encore très loin, qu'il est retenu par son travail et, quelques minutes après, il sonne à la porte.

Verrou du bas. Verrou du haut. Serrure du milieu. Zut ! L'entrebâilleur bloque la porte. Arthur est tellement

excité que sa main tremble, il doit s'y reprendre à deux fois et recrache la moitié de ses pâtes en essayant de baragouiner quelques mots pour faire patienter son père.

La porte s'ouvre enfin.

